

Ceux-ci avaient compté les phrases ou versets, les mots et les lettres de chaque livre, le nombre de fois que chaque lettre est employée dans la Bible, et noté jusqu'aux moindres particularités. Ainsi, la Genèse a, dans le texte hébreu, 1534 versets; le verset du milieu est xxvii, 40; il y a dix versets dans l'Écriture qui commencent et finissent par un *n*, par exemple, Levit., xiii, 9; deux versets où tous les mots se terminent par un *m*, Gen., xxxii, 15; Num., xxix, 33, etc. Ces soins minutieux donnés à la fixation du texte l'ont mis à l'abri de toute altération.

91. — D'où viennent les variantes qu'on remarque dans la Bible elle-même?

Les Juifs, quoiqu'ils aient conservé de tout temps le texte sacré avec beaucoup de respect, n'avaient pas cependant toujours pris d'aussi grandes précautions; de là les variantes ou altérations sans gravité qu'on remarque dans le texte biblique, n° 18. Pour éviter tout changement, dans les temps primitifs, il aurait fallu de la part de Dieu un miracle qu'il n'a pas fait et qui aurait été inutile, puisqu'une seule chose est nécessaire : l'intégrité substantielle et non l'intégrité accidentelle.

Quoique l'absence de manuscrits antérieurs au ix<sup>e</sup> siècle rende difficile la détermination de l'état primitif du texte, les variantes laissées dans le texte actuel par les massorètes

première édition typographique complète de l'Ancien Testament hébreu est celle de Soncino, 1488, avec points-voyelles et accents. La seconde est celle de la Polyglotte de Complute, 1514-1517, faite d'après sept manuscrits hébreux. La troisième est celle qui a été publiée à Venise, par un imprimeur chrétien, originaire d'Anvers, Daniel Bomberg, sous la direction du rabbin Jacob ben Chayim, 4 in-f°, 1525; réimprimée avec des additions, 4 in-f°, 1547-1549. Elle est faite principalement sur des manuscrits espagnols. L'édition de 1547 est très estimée. Les autres éditions principales de la Bible hébraïque sont celles de Buxtorf, Bâle, 1619; de Séb. Münster, 2 in-4°, Bâle, 1536; de Leusden, 1667; d'Athias, 1667; de Jablonski, in-8°, Berlin, 1699; in-12, 1712; de Van der Hooght, Amsterdam, 1705. Le texte de Van der Hooght est considéré aujourd'hui comme le *textus receptus*. L'édition qui le reproduit le mieux est celle de Theil, Leipzig, 1849 (stéréotype).

témoignent de changements d'ailleurs peu importants et de quelques fautes sans conséquence qui se sont glissées dans le texte. C'est ce qui ressort surtout de la comparaison des passages parallèles. La même personne est appelée Hadar, Gen., xxxvi, 39, et Hadad, I Par., i, 50; Dardah (Vulgate, Dordah), III Reg., iv, 31, et Darah, I Par., ii, 6; Paarai, II Sam. (Reg.), xxiii, 35, et Naarai, I Par., xi, 37, etc. Il y a d'assez nombreuses fautes dans les généalogies des Paralipomènes. Les fautes de copistes ne sont pas rares non plus dans la transcription des chiffres : d'après II Par., ix, 25, texte hébreu, Salomon avait quatre mille paires de chevaux dans ses écuries, quarante mille d'après III Reg., iv, 26 (hébreu, v, 6). David détruisit sept cents chariots syriens d'après II Sam. (Reg.), x, 18, sept mille d'après I Par., xix, 18. Joachin avait huit ans à son avènement au trône, d'après II Par., xxxvi, 9, et dix-huit d'après IV Reg., xxiv, 8. On rencontre également des variantes dans les noms propres de lieux ou dans les noms peu usités. L'héritage de Josué est appelé dans le texte hébreu, Timnath Sérah, Jos., xxiv, 30, et Timnath Hérés, Jud., ii, 9 (dans la Vulgate, on lit chaque fois Thamnathsarès). L'oiseau impur appelé *daah*, Lev., xi, 14, est appelé *raah*, Deut., xiv, 13; Michol est mis, II Sam. (Reg.), xxi, 8, au lieu de Mérob, cf. I Sam. (Reg.), xviii, 19, etc. Voir Cappell, *Critica sacra*; cf. n° 18.

Les massorètes ont introduit dans le texte un certain nombre de corrections appelées *qeri*. Élie Léville en compte 848, la Bible de Bamberg en contient 1171, et celle de Plantin 793.

92. — Division du texte de la Bible.

1° Le texte de la Bible est divisé aujourd'hui en chapitres et en versets numérotés. Cette division et cette numérotation sont d'origine chrétienne et datent de l'époque où l'on commença à faire des concordances du texte sacré, c'est-à-dire du xiii<sup>e</sup> siècle. Après que S. Antoine de Padoue (1195-1231), eut composé ses *Cinq livres des Concordances Morales sur la Bible*, le cardinal Hugues de Saint-Cher, de l'ordre de



S. Dominique, compila vers l'an 1240, la première concordance verbale de la Bible, pour le texte latin de la Vulgate (1). Afin de rendre possibles les recherches dans le texte, il divisa les livres de la Bible en chapitres, principalement d'après leur contenu, et il subdivisa chaque chapitre en sept parties qu'il distingua en marge par les lettres *a. b. c. d. e. f. g.* La division en chapitres a été conservée; la subdivision par lettres a été en usage pendant environ trois cents ans; depuis elle est tombée en désuétude dans les éditions de la Bible, mais elle est maintenue encore aujourd'hui dans certaines éditions du Missel et du Bréviaire.

2° La numérotation des versets a pour auteur le célèbre imprimeur de Paris, Robert Estienne, qui l'introduisit pour la première fois en 1551, dans une édition gréco-latine du Nouveau Testament, et en 1555, dans une édition de la Bible

(1) Sur l'histoire des Concordances, voir dans la *Revue des sciences ecclésiastiques*, novembre 1868, *Les concordances*, p. 440-449. La meilleure des Concordances de la Vulgate est aujourd'hui celle de Dutripon, *Concordantiæ Bibliorum sacrorum Vulgatæ editionis... notis historicis, geographicis, chronicis locupletatæ*, in-4°, Paris, 1838. — La classification des textes de la Bible par ordre méthodique a été faite par P. Merz († 1754), *Thesaurus biblicus*, Augsbourg, 1733-38; Paris, 1880, et par Matalène, *Répertoire universel et analytique d'Écriture Sainte, contenant tout le texte sacré* (en latin), selon l'ordre alphabétique des sujets d'histoire, de dogme et de morale, 2 in-4°, Paris, 1837. — Il existe aussi des Concordances hébraïques pour le texte original de l'Ancien Testament. Isaac Mardochée Nathan ben Kalonymos, juif provençal, compila la première de 1438 à 1448. Daniel Bomberg l'imprima à Venise, in-f°, 1523. Elle fut remaniée par J. Buxtorf, qui y ajouta les mots chaldéens, in-f°, Bâle, 1632. Il y manque les particules et les noms propres. Les particules ont été ajoutées dans la nouvelle édit. de B. Baer, J. Buxtorf, *Concordantiæ Bibliorum hebraicæ et chaldaicæ*, in-4°, Stettin, 1847. Elles se trouvent aussi à part dans Noldius, *Concordantiæ particularum hebræo-chaldaicarum*. La meilleure édition est celle d'Iéna, in-4°, 1734. Les noms propres ont été recueillis par Hiller, *Onomasticon sacrum*, in-4°, Tubingue, 1706, et par Simonis, *Onomasticon Veteris Testamenti*, in-f°, Halle, 1745. Ils sont aussi dans Calasio, n° 218. La concordance la plus récente est celle de J. Fürst, *Concordantiæ Librorum Veteris Testamenti*, 3 in-f°, Leipzig, 1837-1840. — Le dictionnaire hébreu le plus complet est le *Thesaurus philologico-criticus linguæ Hebrææ et Chaldaicæ Veteris Testamenti*, 3 in-4°, Leipzig, 1829-1842; mais plusieurs explications sont rationalistes. — Pour les Concordances grecques des Septante et du Nouveau Testament, voir n° 109 bis.

latine complète; il l'indiqua en marge. Théodore de Bèze l'introduisit, dans le texte même, en 1565 (1). Elle n'est pas toujours heureuse, car, en plusieurs endroits, elle n'est pas en parfait rapport avec le sens. Le pape Sixte V conçut le projet de la réformer; mais on vit tant d'inconvénients dans le changement d'une numérotation universellement répandue, que l'ancienne fut maintenue malgré ses imperfections.

3° C'est de la division en chapitres du cardinal Hugues de Saint-Cher et de la division en versets de Robert Estienne, que les Juifs ont tiré leurs divisions et subdivisions, sauf quelques variations de détail.

\* Dans les Bibles hébraïques, le Pentateuque est divisé, pour les lectures des synagogues, en cinquante-quatre *Parschijoth*. Celles-ci sont appelées *petoukthoth* ou ouvertes, quand elles commencent à la ligne, et *setoumoth*, ou fermées, quand elles commencent au milieu d'une ligne. Les *parschijoth*, sont citées d'après les mots par lesquels elles commencent, ou d'après leur contenu. Elles sont subdivisées en six cent soixante-neuf parties, dans un but liturgique. Quelques savants pensent que S. Paul fait allusion à la division en *parschijoth*, Act., xv, 21. Il semble en être question dans un passage des Évangiles, Marc., xii, 26, *in libro Moysi super rubum*, Ex., iii; cf. Rom., xi, 2. Les livres postérieurs au Pentateuque ne sont pas partagés comme lui en *parschijoth*. Il y a seulement quatre-vingt-cinq morceaux, destinés à être lus les jours de sabbat et de fête, qu'on réunit ensemble dans les manuscrits des synagogues. Ces quatre-vingt-cinq morceaux s'appellent *haphtharoth* et sont à peu près, par rapport aux *parschijoth*, ce que sont nos Épîtres par rapport aux Évangiles.

\* Pour les études grammaticales et critiques, on divisa plus tard arbitrairement tout le texte biblique en *sedarim*, dans les manuscrits hébreux. On distingua aussi les vers (en grec, *στίχοι*, en hébreu, *pesouqim*) des livres poétiques (2),

(1) Ubaldi, *Introductio in Sacram Scripturam*, t. 1, p. 588.

(2) Le mot *Pesouqim*, פסוק, de *pasaq*, couper, correspond étymologiquement aux mots grec et latin κόμματα, *commata*, *coupure*, de κόπτω,



en donnant une ligne à chaque membre rythmique. Plus tard, on étendit aussi cette division aux phrases ou périodes des livres en prose, qui, depuis le XI<sup>e</sup> siècle, ont été distinguées par un signe particulier, appelé *soph-pasouq*, ou fin du vers. C'est de là qu'est venu plus tard notre nom de verset (1). Les *pesouquim* n'étaient pas numérotés, avant qu'on adoptât la division de Robert Estienne, mais ils étaient comptés, n<sup>o</sup> 90.

## ARTICLE II.

## Des versions de la Sainte Ecriture.

## 93. — Division de cet article.

Nous étudierons successivement les principales versions des Livres Saints : 1<sup>o</sup> les traductions ou paraphrases chaldaïques, appelés Targums ; 2<sup>o</sup> les traductions grecques ; 3<sup>o</sup> les traductions syriaques ; 4<sup>o</sup> les traductions latines ; 5<sup>o</sup> les autres versions anciennes moins importantes ; 6<sup>o</sup> les principales traductions en langues modernes.

## § I. — DES TARGUMS.

Des Targums en général. — Des Targums en particulier.

## 94. — Des Targums en général.

Quand la langue hébraïque tomba en désuétude parmi les Juifs on éprouva le besoin de traduire l'Ancien Testament, pour que tous pussent le comprendre, dans la langue qui avait remplacé l'ancien hébreu, c'est-à-dire en chaldéen pour les Juifs de l'Asie, et en grec pour les Juifs de l'Égypte. Cette traduction fut d'abord orale (2), mais elle fut plus tard consignée par écrit et reçut, dans les pays araméens, le nom

*couper*, employés par les Pères, de même que *κόλα*, *membre*, *membre de phrase*, *section*, pour désigner les sections bibliques.

(1) Du *versus* latin.

(2) I Esd., iv, 18. Le texte original parle d'une véritable traduction en langue chaldéenne. Il existe encore des manuscrits dans lesquels chaque verset hébreu est suivi de la traduction chaldéenne.

de *targum* (1) ou interprétation. La traduction grecque, comme nous le verrons plus loin, prit le nom de version des Septante.

Le Targum est plutôt une paraphrase qu'une simple version de la Sainte Écriture. Comme le targumiste expliquait primitivement au peuple, de vive voix, le texte sacré, il y ajoutait les explications qu'il jugeait nécessaires pour le faire mieux comprendre. Les explications et additions sont restées dans les Targums écrits que nous possédons. Ces Targums sont en langue chaldaïque, n<sup>o</sup> 80. Leur utilité critique consiste surtout à établir que le texte original dont se sont servis leurs auteurs, était au fond le même que celui des massorètes. Ils nous fournissent ainsi une preuve précieuse de l'intégrité des Livres Saints. Il nous en reste encore sept. Les voici dans l'ordre approximatif de leur composition :

95. — 1<sup>o</sup> Targum d'Onkelos.

Le Targum d'Onkelos est sur le Pentateuque. Onkelos vivait au I<sup>er</sup> siècle de l'ère chrétienne, et probablement en Palestine. La Mischna, n<sup>o</sup> 196, dit que c'était un prosélyte. On l'a quelquefois confondu à tort avec le traducteur grec de la Bible, Aquila, qui est moins ancien. Sa traduction est presque littérale et écrite en un langage pur et simple. Elle est très précieuse, parce qu'elle nous fait connaître quelle était la tradition juive avant Notre-Seigneur. Ainsi, elle applique explicitement au Messie les passages, Gen., III, 15 ; XLIX, 10 ; Num., XXIV, 17. Elle évite les anthropomorphismes, et adoucit les passages où des qualités divines semblent attribuées aux hommes. Aux anciens noms de peuples et de villes sont substitués les noms alors usités : ainsi Gen., VIII, 4, Onkelos ne dit pas que l'arche s'arrête sur les montagnes d'*Ararat*, mais sur les monts de *Qardu* ; il appelle, Gen., x, 10, la terre de *Sennaar*, terre de *Babylone* ; Gen., XXXVII, 25, les *Ismaélites*, les *Arabes* ; Num., XIII, 22, *Tsoan*, *Tanis*. On

(1) *Targém* signifie *traduire*. De là les substantifs *Targum* et *Türge-män*. C'est de ce dernier mot que nous avons tiré le mot français *drogman*, interprète.



remarque des traits frappants de ressemblance entre cette version et celle des Septante. Les Juifs ont toujours fait grand cas du Targum d'Onkelos; ils ont même composé sur lui une massore. Outre les éditions spéciales qui en ont été faites, il a été imprimé dans les Polyglottes de Complute, d'Anvers, de Paris et de Londres.

## 96. — 2° Targum de Jonathan ben Uzziel.

Le Targum de Jonathan ben Uzziel ou fils d'Uzziel porte le nom de Targum sur les prophètes, parce qu'il embrasse les livres que les Juifs appellent les prophètes anciens et récents, n° 3, c'est-à-dire Josué, les Juges, les deux livres de Samuel et les Rois, Isaïe, Jérémie, Ézéchiel et les douze petits prophètes.

D'après le Talmud, Jonathan ben Uzziel était disciple de Hillel et, par conséquent, contemporain de Notre-Seigneur. Aussi ne trouve-t-on dans sa paraphrase, de même que dans celle d'Onkelos, aucune trace des polémiques des Juifs avec les chrétiens. Son travail a toujours été très apprécié de ses coreligionnaires. Il est simple et assez littéral dans les livres historiques; dans les livres prophétiques, il est entremêlé de paraphrases. Plusieurs explications d'Uzziel sont remarquables et attestent l'interprétation messianique donnée de son temps aux prophéties, I Sam. ou I Reg., II, 10; Is., VII, 14; XI, 1, 6; Mich., V, 2, etc. (1). Il fait souvent disparaître les locutions antropomorphiques; il remplace fréquemment les expressions figurées du prophète par les termes propres; ainsi, Is., II, 13, au lieu de *cèdres* et de *chènes*, il met les *princes*; au lieu des *tours* et des *murs fortifiés*, il met les *habitants* des tours et des *forteresses*; au lieu des *vaisseaux*, il met les *riches marchands qui navi-*

(1) Voici l'indication des principaux passages messianiques du Targum de Jonathan, I Sam. (I Reg.), II, 10; XXIII, 8; I (II) Reg., IV, 33; Is., IV, 2; VII, 14; IX, 6; X, 27; XI, 1, 6; XV, 2; XVI, 1-5; XXVIII, 5; XLII, 1; XLIII, 10; XLV, 1; LII, 13; LXIII, 10; Jer., XXIII, 5; XXX, 21; XXXIII, 13, 15; Osée, III, 5; XIV, 8; Michée, IV, 8; V, 2; Zach., III, 8; IV, 7; VI, 12; X, 4.

guent, etc. Ce Targum fut exclu de la Polyglotte de Complute, mais il est dans celles d'Anvers, de Paris et de Londres. Il est, avec celui d'Onkelos, le plus important de tous (1).

## \* 97. — 3° Targum du pseudo-Jonathan et de Jérusalem sur le Pentateuque.

1° On attribue faussement à Jonathan ben Uzziel un Targum sur le Pentateuque (2). Ce Targum n'est pas une version, mais une paraphrase perpétuelle. Il est d'ailleurs précieux pour nous faire connaître les traditions juives, religieuses et nationales, qu'il reproduit fidèlement. Il a été composé vers le milieu du septième siècle. L'auteur s'est servi du Targum d'Onkelos et a écrit en Palestine.

2° Le Targum de Jérusalem ne forme pas un tout complet; c'est simplement une collection de fragments, extraits, au moins pour une bonne partie, du Targum du pseudo-Jonathan, et d'ailleurs bien liés ensemble.

## \* 98. — 4° Targums de Job, des Psaumes et des Proverbes.

Les Targums sur les hagiographes, n° 3, forment un seul groupe qu'on subdivise ordinairement en trois: 1° le Targum de Job, des Psaumes et des Proverbes; 2° le Targum des cinq *megillôth*, c'est-à-dire du Cantique des Cantiques, de Ruth, des Lamentations, de l'Ecclésiaste et d'Esther, et 3° le Targum de Daniel, des Chroniques ou Paralipomènes et d'Esdras.

Le premier de ces Targums est le plus ancien. On croit qu'il a été composé en Syrie. Le second, plus récent, est attribué, à tort ou à raison, à Joseph l'aveugle. Ils sont tous

(1) R. Simon, *Histoire critique du Vieux Testament*, I, II, c. XVIII, édit. de 1685, p. 299.

(2) On suppose que l'erreur, dont on ne trouve pas de trace dans les anciens écrivains juifs, provient d'un copiste, qui aura supposé que l'abréviation " תי, *Targum Yeruschalmi* ou de Jérusalem, devait se lire תי יונתן, *Targum Jonathan*. — On peut voir sur ce Targum, S. Gronemann, *Die Jonathan'sche Pentateuch-Uebersetzung in ihrem Verhältnisse zur Halacha; ein Beitrag zur Geschichte der ältesten Schriftexegese*, in-8°, Leipzig, 1879.



postérieurs au Talmud et datent du ix<sup>e</sup> au vi<sup>e</sup> siècle. Les écrivains juifs les ont ordinairement désignés sous le nom de Targum de Jérusalem.

Le Targum sur Job est très diffus. Celui sur les Psaumes l'est un peu moins, mais il paraphrase cependant encore beaucoup le texte : il raconte, Ps. LVII, 3, que Dieu envoya une araignée qui, à l'aide de sa toile, cacha David dans la caverne, quand Saül le poursuivait; Ps. CIV, 26, qu'après avoir vaincu les rois ennemis, le Messie donnera Léviathan à manger aux Juifs, etc. Le Targum sur les Proverbes est le meilleur des trois. Il a des points de contact avec la version syriaque. On peut s'en servir avec fruit.

\* 99. — 5<sup>e</sup> Targums des cinq Megillôth.

Les Targums sur les cinq *megillôth*, c'est-à-dire Ruth, Esther, l'Ecclésiaste, le Cantique des Cantiques et les Lamentations, sont probablement l'œuvre de divers auteurs. Ils sont tous une paraphrase du texte, renfermant des additions, des légendes et des fables. Leur composition est postérieure à celle du Talmud et à celle du Targum sur les livres poétiques, n<sup>o</sup> 98. La langue dans laquelle ils sont écrits est un dialecte intermédiaire entre l'araméen occidental du Targum de Job et l'araméen oriental du Talmud de Babylone. Ils ont été publiés dans les Polyglottes d'Anvers, de Paris et de Londres.

\* 100. — 6<sup>e</sup> Le second Targum d'Esther.

Le Targum connu sous le nom de second Targum d'Esther se trouve dans la Polyglotte de Londres. Celui qu'on appelle le premier, et qui est imprimé dans le III<sup>e</sup> volume de la Polyglotte d'Anvers, n'est qu'un abrégé de celui qui est improprement appelé le second.

Il existe un autre Targum d'Esther, dit troisième, publié en latin par Taylor, in-4<sup>o</sup>, 1655, il est très diffus, surtout au commencement, et rempli de fables.

\* 101. — 7<sup>e</sup> Le Targum des Chroniques ou Paralipomènes.

Le Targum sur les Chroniques ou Paralipomènes n'est connu

que depuis le xvii<sup>e</sup> siècle. Il fut découvert par Beck dans un manuscrit de la Bibliothèque d'Erfurt et publié par lui en deux volumes in-4<sup>o</sup>, 1680-1683. Une nouvelle édition, d'après un nouveau manuscrit de Cambridge, fut publiée plus tard, en 1715, à Amsterdam, par Wilkins. Elle comble les nombreuses lacunes du manuscrit d'Erfurt.

La langue et le style montrent que ce Targum est d'origine palestinienne assez récente, du viii<sup>e</sup> siècle environ. Il contient beaucoup de fables et d'inexactitudes. Des passages entiers du Targum de Jérusalem sur le Pentateuque y sont reproduits mot pour mot (1).

## § II. — TRADUCTIONS GREQUES.

102. — Division de ce paragraphe.

Nous étudierons principalement la version des Septante, la plus importante des versions grecques; nous dirons ensuite quelques mots des autres versions grecques anciennes, et nous parlerons enfin des Haxaples d'Origène.

### 1<sup>o</sup> De la version des Septante.

Pour qui fut faite la version des Septante. — Importance de la connaissance de la version des Septante pour l'étude de notre Vulgate. — Origines de cette version. — Parties traduites par les Septante eux-mêmes. — Sur quels manuscrits a été faite cette version. — Différences entre les Septante, l'hébreu et notre Vulgate.

103. — Pour qui fut faite la version des Septante; histoire des Juifs en Égypte.

1<sup>o</sup> Après la conquête de Jérusalem par Nabuchodonosor, un certain nombre de Juifs, pour éviter la déportation, s'étaient enfuis en Égypte, Jer., XLIII, 4 sq., et, de là, s'étaient répandus peu à peu vers l'ouest, dans l'Afrique septentrionale. Quand Alexandre le Grand eut bâti Alexandrie, il accorda des privilèges particuliers aux Juifs qui voudraient s'y éta-

(1) M. Munk a mentionné l'existence d'un Targum manuscrit de Daniel à la Bibliothèque nationale de Paris, ancien fonds, n<sup>o</sup> 45. Les premiers mots sont en chaldéen : tout le reste est en persan. Munk, *Notice sur Saadia*, Paris, 1838.



blir, et Ptolémée Lagus fit de même, après la prise de Jérusalem, en 320. Alexandrie devint ainsi, peu à peu, comme un nouveau centre de judaïsme, qui se distingua du judaïsme de la Palestine, par des usages propres, empruntés en partie aux Grecs, et par la langue qui fut appelée la langue hellénique, nos 81-83.

Les Juifs d'Alexandrie acquirent une grande influence dans cette ville. A une certaine époque, ils formèrent à eux seuls les deux cinquièmes de la population totale. Ils étaient gouvernés par un chef de leur nation qui avait le titre d'éthnarque.

2° Les Juifs d'Alexandrie, ainsi que les autres Juifs dispersés en Afrique, ne pouvaient se passer longtemps d'une traduction des Livres Saints, écrite en la langue qui était devenue leur nouvelle langue maternelle. La plupart ne savaient pas l'hébreu ou ne le savaient que d'une manière insuffisante. La lecture de l'Écriture Sainte était néanmoins la partie principale du service religieux qu'on accomplissait au jour du sabbat, dans les réunions des synagogues (1); il était donc indispensable d'en posséder une version grecque pour que chacun pût comprendre et connaître la loi mosaïque. Cette traduction fut un événement si important pour les Juifs alexandrins, qu'ils le célébrèrent depuis par une fête annuelle (2). Elle se répandit dans tous les pays où l'on parlait la langue grecque; les auteurs du Nouveau Testament en firent usage, et elle contribua puissamment à préparer dans tout l'empire romain les voies à l'Évangile (3). Bientôt elle devint plus célèbre chez les premiers chrétiens que chez les Juifs alexandrins eux-mêmes, et quelques-uns allèrent jusqu'à soutenir, quoique sans motif, qu'elle était inspirée, comme nous l'avons vu, n° 23.

(1) Voir *Mélanges bibliques*; VI, *Les synagogues*, p. 394.

(2) Philon, *Vita Mosis*, II, 7, 148.

(3) Churton, *On the Influence of the Septuagint on the Progress of Christianity*.

104. — Importance de la connaissance de la version des Septante pour l'étude de notre Vulgate et pour la lecture des Pères de l'Église.

L'étude des Septante n'est pas seulement utile pour les Septante eux-mêmes, elle l'est aussi pour notre Vulgate.

1° La première traduction adoptée dans l'Église latine, l'ancienne italique, fut faite directement, non sur l'hébreu, mais sur les Septante; elle conserva beaucoup de dénominations et de mots grecs qui, de là, sont passés dans la traduction de S. Jérôme et même dans la plupart des langues modernes. C'est ainsi que les noms donnés par les Septante aux cinq livres de Moïse sont devenus les nôtres: les mots Pentateuque, Genèse, Exode, Deutéronome, ont été inventés par les Septante et nous sont demeurés sous leur forme grecque. Le nom du livre des Nombres est la traduction du grec Ἀριθμοί. Non-seulement l'ancienne italique et la Vulgate actuelle ont conservé des mots et des dénominations de la version grecque, mais la première en a toujours, la seconde quelquefois, adopté le sens; bien plus, notre traduction des Psaumes a été faite sur les Septante, n° 662.

2° Il est aussi utile de connaître ce qu'est la version grecque pour l'intelligence des Pères grecs et des anciens Pères latins qui l'ont tous commentée dans leurs explications de l'Écriture Sainte, ceux-là directement, ceux-ci indirectement par les traductions latines dont ils se servaient et qui n'en étaient que la reproduction, jusqu'à ce que S. Jérôme fit sa version sur le texte original.

105. — Histoire de l'origine de la version des Septante.

L'origine de la version des Septante est diversement racontée. D'après une lettre écrite en grec, par un écrivain qui porte le nom d'Aristée, le roi d'Égypte, Ptolémée Philadelphe (284-247), sur le conseil de Démétrius de Phalère, demanda au grand-prêtre juif, Éléazar, de lui envoyer des hommes capables de traduire en grec la loi de Moïse pour qu'il pût placer leur traduction dans la bibliothèque qu'il venait de fonder à Alexandrie. Éléazar lui envoya soixante-douze sa-



vants juifs, six de chaque tribu. Le roi les reçut avec les plus grands honneurs. Ils traduisirent en soixante-douze jours le Pentateuque, dans l'île de Pharos. L'auteur de cette lettre assure qu'il a été un des messagers envoyés auprès du grand-prêtre Éléazar. Son récit trouva créance. Josephé l'a reproduit presque mot pour mot, *Antiq. jud.*, VII, II, 2 et suiv. Philon l'a accepté aussi, mais sans nommer Aristée, *Vita Mosis*, II, 6.

Philon, le Talmud, S. Justin, Clément d'Alexandrie, S. Irénée, racontent de plus que les traducteurs, quoique enfermés dans des cellules séparées, firent une traduction uniforme. S. Jérôme traita ces derniers détails de fable, sans rejeter cependant la lettre d'Aristée. Elle fut unanimement acceptée comme authentique jusqu'à Louis Vivès (1492-1540) et Jos. Scaliger (1540-1609); mais depuis cette époque elle a été examinée par les critiques et reconnue apocryphe (1).

Néanmoins, malgré son caractère fabuleux, il y a lieu de croire que le fond en est vrai. Les critiques qui la condamnent absolument et pensent que la traduction grecque du Pentateuque fut faite uniquement pour les besoins de la communauté juive d'Alexandrie, vont beaucoup trop loin. On peut supposer, sans doute, que les Juifs ont ajouté des circonstances légendaires à la substance des faits, mais non qu'ils ont tout inventé. Le nom de traduction des Septante, par lequel on a désigné de très bonne heure la traduction grecque du Pentateuque, doit tirer son origine d'un événement réel.

106. — Parties de l'Écriture traduites par les Septante eux-mêmes.

Les Septante ne traduisirent que le Pentateuque. On a souvent dit qu'ils avaient traduit tout l'Ancien Testament, mais l'examen critique de la version grecque témoigne, d'accord avec la tradition, que les livres autres que ceux de

(1) Philon, *Vita Mosis*, II, 6; S. Justin, *Coh. ad Gr.*, XIII, l. VI, col. 265; Clem. Alex., *Strom.*, I, 22, t. VIII, col. 892; S. Irén., *De hæc.*, III, 21, n. 2, t. VIII, col. 948. Voir Hody, *De Bibliorum textibus originalibus*, l. I, p. 1 sq.

Moïse ne sont pas de la même main : « Josephus scribit et Hebræi tradunt, dit S. Jérôme, quinque tantum libros Moysi ab eis (LXX) translatos et Ptolemæo regi contraditos (1). »

\* 107. — L'étude des différents livres de la version grecque confirme la tradition.

1° Les mêmes mots ne sont pas rendus de même dans les divers livres : la Pâque, *πάσχα* dans le Pentateuque, par *πασχα* dans II Par., xxxv, 6; les Philistins sont appelés *Φυλιστινæ* dans le Pentateuque et dans Josué, *ἀλλοφύλοι* dans les autres livres. Les livres des Juges, de Ruth et des Rois se distinguent par l'usage de *ἐγὼ εἶμι* au lieu de *ἐγὼ*.

2° Le caractère de la version varie considérablement, pour la forme et pour le style, dans les différents livres. Celle du Pentateuque est la meilleure : *Confitemur plus quam cæteros cum hebraicis consonare*, dit S. Jérôme, n° 106, soit parce que les traducteurs étaient plus habiles, soit parce que les manuscrits dont ils se servirent étaient plus corrects et leur œuvre plus facile. Les livres poétiques sont, en général, inférieurs aux livres historiques, ce qui ne peut d'ailleurs guère surprendre, parce que le texte original abonde en mots rares et en figures difficiles. Dans Isaïe et dans Jérémie, traduits probablement un siècle environ après le Pentateuque, les prophéties principales sont rendues d'une manière obscure. Ezéchiel et les petits prophètes sont mieux interprétés. Quant à Daniel, l'Église grecque n'accepta pas la traduction des Septante; elle adopta celle de Théodotion, n° 114.

108. — A quelle époque fut achevée la traduction des Septante?

La traduction de tous les livres de l'Ancien Testament était terminée au moins vers l'an 130 avant J.-C., puisque le Prologue de l'Ecclésiastique, qui n'est certainement pas

(1) S. Jérôme, *Comm. in Mich.*, II, 9; t. xxv, col. 1171. Il dit aussi ailleurs : « Josephus, qui Septuaginta interpretum ponit historiam, quinque tantum ab eis libros Moysi translatos refert : quos nos quoque confitemur, plus quam cæteros cum hebraicis consonare. » *Lib. Hebr. quæst. in Gen.*, *Præf.*, t. xxiii, col. 937.



postérieur à cette époque, nous apprend qu'on possédait alors en grec toutes les parties de la Bible hébraïque. S. Jean Chrysostome a donc raison de dire que la version connue sous le nom des Septante est antérieure de plus d'un siècle à la naissance de Notre-Seigneur (1).

\* 109. — Sur quels manuscrits a été faite la version des Septante?

1° La traduction des Septante a été faite sur des manuscrits hébreux, écrits en caractères phéniciens, non en caractères carrés. Origène nous apprend que le nom de Jéhovah avait été conservé tel quel dans la traduction, en anciennes lettres (2). Les différences qui existent entre les Septante et le texte hébreu actuel prouvent aussi que les traducteurs grecs ont eu sous les yeux des manuscrits à lettres phéniciennes, parce que ces variantes ne s'expliqueraient pas dans l'écriture carrée : ainsi, Gen., XLVI, 16 : *Thasoban* au lieu d'*Esebon*; Ps. XVII, 3 : *il dira* au lieu de *il passera* (3). — 2° Les originaux dont se sont servis les traducteurs grecs n'avaient point de voyelles. Ces derniers ont souvent prononcé les noms propres autrement que les Massorètes, par exemple *Phasga*, au lieu de *Pisgah*, Deut., XXXIV, 1. Notre Vulgate, à cause du droit de possession qu'avaient déjà les transcriptions grecques du temps de S. Jérôme, a ordinairement gardé la prononciation des Septante, de préférence à la prononciation hébraïque d'alors.

\* 109 bis. — Histoire du texte et des éditions des Septante.

1° La version des Septante se répandit beaucoup parmi les Juifs hellénistes; elle fut universellement reçue par les premiers chrétiens. Les copies se multiplièrent ainsi promptement. Il se glissa par suite des fautes nombreuses dans les transcrip-

(1) S. J. Chrys., *Hom. V in Matth.*, t. LVII, col. 57.

(2) *Sel. in Ps. II*, t. XII, col. 1104. Voir aussi *Sel. in Ezech.*, IX, 4, t. XII, col. 802, où il dit que le *Thav* a la forme d'une croix, ce qui n'est vrai que dans l'ancienne écriture.

(3) Voir encore Ex., XIV, 2; Ruth, III, 7; Ps. XXXV, 20; CXXXVI, 18; Lam., I, 12, etc.; Cf. Josèphe, *Antiq.*, XII, II, 1.

tions; les exemplaires dont se servirent les plus anciens Pères étaient déjà défectueux. — 1° Origène en entreprit la révision, n° 119, mais il se proposa plus encore de comparer le grec avec l'original hébreu que de donner une édition critique des Septante. Sa recension est appelée *hexaplaire*, pour la distinguer de celle dont on faisait usage avant lui et qu'on appelle *commune*, *Vulgate*, *κοινή*, ou *anté-hexaplaire*. — 2° S. Lucien, prêtre d'Antioche et martyr, entreprit au commencement du IV<sup>e</sup> siècle de corriger la version grecque, d'après l'hébreu. Son édition garda le nom d'édition *vulgate*, *κοινή*; on l'appela aussi quelquefois *Λουκιανός*. — 3° Vers le même temps, un évêque égyptien, Hésychius, publia de son côté une nouvelle recension qui se répandit surtout en Égypte. Celle d'Origène, copiée par Pamphile et Eusèbe, fut adoptée en Palestine; celle de Lucien, à Antioche et à Constantinople (1).

2° Les deux plus célèbres *manuscrits* connus des Septante sont celui du Vatican, *Codex Vaticanus*, et celui d'Alexandrie, *Codex Alexandrinus*, conservé aujourd'hui au musée britannique à Londres. L'un et l'autre sont du IV<sup>e</sup> siècle et écrits en lettres onciales. Le *Codex Vaticanus* est plus pur que le *Codex Alexandrinus*; il reproduit généralement le texte le plus ancien, tandis que le *Codex Alexandrinus* emprunte beaucoup au texte hexaplaire et est modifié d'après le texte massorétique. La Bibliothèque nationale de Paris possède deux manuscrits, de moindre valeur, en écriture cursive (côtés 64 et 118), l'un du X<sup>e</sup> ou XI<sup>e</sup> siècle et l'autre du XIII<sup>e</sup>.

3° Toutes nos éditions des Septante dérivent des trois recensions dont nous avons parlé et se ramènent à quatre types : 1° L'édition d'Alde ou de Venise, in-f°, 1518. Le texte est plus pur que celui de Complute et se rapproche de celui du *Codex Vaticanus*. L'éditeur dit qu'il a collationné d'anciens manuscrits, mais sans les spécifier. — 2° L'édition de Complute ou Alcalá. Elle fut faite d'après le texte hexaplaire

(1) S. Jérôme, *Ep. CVI ad Sunn. et Fret.*, 2, t. XXII, col. 838.



d'Origène et imprimée en 1514-1517, mais publiée seulement en 1522 dans la Polyglotte du cardinal Ximénès, n° 156. — 3° L'édition romaine. Elle reproduit presque exclusivement le *Codex Vaticanus*. Elle fut publiée sous la direction du cardinal Carafa et autres, in-f°, 1587, la seconde année du pontificat de Sixte V, dans le but d'aider les réviseurs qui préparaient l'édition de la Vulgate latine demandée par le concile de Trente (1); c'est le *textus receptus* de l'Ancien Testament grec (2). — 4° L'édition de Grabe, publiée à Oxford, 4 in-f° ou 8 in-8°, 1707-1720. Elle reproduit, mais imparfaitement, le *Codex Alexandrinus* (3).

(1) « Volumus et sancimus ad Dei gloriam et Ecclesiæ utilitatem, dit Sixte V, dans sa Préface, ut Vetus græcum Testamentum juxta LXX ita recognitum et expolitum ab omnibus recipiatur ac retineatur, quo potissimum ad latinæ Vulgatæ editionis et veterum Sanctorum Patrum intelligentiam utantur. » Brunati, *Dissert. de Vulgata*, Vienne, 1827. Un juge compétent, M. Tregelles, *Account of the printed text of the Greek New Testament*, p. 185, dit de l'édition de Sixte V : « Le premier texte des Septante qui obtint partout une grande diffusion fut celui d'Alde, Venise, 1518. Il fut souvent réimprimé et d'un usage commun. Soixante-dix ans plus tard environ, fut publiée l'édition romaine des Septante, d'après le *Codex Vaticanus*, 1586. Pourquoi l'édition romaine obtint-elle un succès tel qu'elle supplanta celle d'Alde et conserva la faveur du public pendant plus de deux siècles et demi? Pourquoi les protestants eux-mêmes accordèrent-ils un tel honneur à ce texte qui avait paru avec l'approbation pontificale? Parce que c'était un texte ancien, généralement conforme à celui qu'avaient lu les anciens Pères. Les éditeurs romains conjecturèrent avec sagacité l'antiquité du manuscrit, d'après la forme des lettres, etc., à une époque où la paléographie était fort peu connue; ils reconnurent le caractère de ce texte, en partie par son âge, en partie par sa conformité avec les citations des saints Pères, et, de la sorte, quoiqu'ils s'écartassent quelquefois par inadvertance de leur manuscrit, ils donnèrent un texte très supérieur à celui du Nouveau Testament qui était en usage depuis Érasme. »

(2) Le cardinal Mai a commencé une édition nouvelle du *Codex Vaticanus*, à Rome, en 1837, *Vetus et Novum Testamentum ex antiquissimo Codice Vaticano*, 5 in-4°, mais elle est restée inachevée. Tischendorf en a publié une édition manuelle, avec un choix de variantes, 2 in-8°, 6<sup>e</sup> édit., Leipzig, 1880. — Parmi les éditions catholiques, les meilleures sont celles de Ratisbonne. *Vetus Testamentum græce juxta Septuaginta interpretes, textum ex codice Vaticano edidit* Loch, 1866, et celle de Firmin Didot, à Paris, *Vetus Testamentum græcum*, cura J. N. Jager, 1855, 2 in-4°, avec la Vulgate en regard; 1 in-4°, texte grec seul.

(3) Schleusner a publié à Leipzig, 1820-1821, 5 in-8°, un dictionnaire

110. — Différences qui existent entre les Septante, l'hébreu et la Vulgate.

Il existe un nombre assez considérable de différences entre les Septante d'une part, le texte hébraïque actuel et notre Vulgate de l'autre. Elles proviennent de causes diverses, les unes des traducteurs eux-mêmes, les autres des copistes.

\* 111. — Première classe de variantes : celles qui proviennent des traducteurs.

1° Les traducteurs grecs ont lu certains mots avec des voyelles différentes. Ainsi, ils ont lu le mot דָּבָר, *DBR*, d'Isaïe, IX, 8, *débér*, θάνατος, « mort, » au lieu de *dábár*, *verbum*, comme le lit le texte massorétique.

2° Leurs manuscrits avaient, pour certains mots, des lettres différentes, par exemple, Gen., I, 9, מִקּוֹם, *miquéh*, סַבְבָּתוֹתָיִךְ, « rassemblement, » au lieu de מָקוֹם, *maqóm*, *locus*. Ces variantes ont pour cause la plus ordinaire la ressemblance de certaines lettres hébraïques.

3° Ils ont coupé d'une manière différente les mots qui, dans l'Écriture, étaient écrits sans séparation. C'est ainsi que Zacharie, XI, 7, est traduit εἰς τὴν Χαναάν, « dans le pays de Chanaan, » tandis que notre Vulgate rend avec raison par *propter hoc, o pauperes gregis*, les mots hébreux :

estimé des Septante, réimprimé à Glasgow, en 3 in-8°, 1822 : *Novus thesaurus philologicus criticus, sive Lexicon in LXX et reliquos interpretes græcos*. — Parmi les Concordances grecques nous pouvons citer les suivantes : *Concordantiæ Veteris Testamenti græcæ Ebræis (sic) vocibus respondententes*, authore Conrado Kirchero, Augustano, in-4°, Francfort, 1607; *Abrahami Trommii Concordantiæ græcæ versionis vulgo dictæ LXX interpretum*, 2 in-f°, Amsterdam, 1718. Cette dernière concordance est la meilleure de celles qui existent. — Une Concordance du Nouveau Testament grec a été publiée par les Estienne : *Concordantiæ græco-latinae Testamenti Novi*, in-f°, Genève, 1594, avec des additions, 1600. Elle est imparfaite; celle d'E. Schmid est supérieure : *Ταμισιον τῶν τῆς Καινῆς Διαθήκης Λέξεων sive concordantiæ omnium vocum Novi Testamenti græci*, in-f°, Wittenberg, 1638; in-4°, Leipzig, 1853. — Wilke a publié, après plusieurs autres, un Dictionnaire du Nouveau Testament qui contient malheureusement des idées rationalistes : *Wilki Clavis Novi Testamenti philologica*, nouvelle édition, par W. Grimm, in-8°, Leipzig, 1862.